

assommés sous nos yeux ; nous fûmes attachées à la suite des autres captives, et, bien que toutes tremblantes de frayeur, nous dûmes faire un effort, sous peine d'être tuées sur place, pour marcher avec nos ravisseurs, qui nous conduisirent à leur roi. « Coupez les liens de cette femme », dit celui-ci dès qu'il m'aperçut, et il me donna comme épouse à un grand de ses amis. Je crus alors être au terme de mes maux, car le chef auquel j'appartenais me traitait avec bonté, et j'espérais avoir auprès de lui une vie tranquille, lorsqu'un puissant voisin vint attaquer mon mari, qui fut grièvement blessé dans cette querelle. Ses ennemis envahirent notre maison et emportèrent tous nos biens, et moi avec eux. Je réussis pourtant à m'échapper de leurs mains, et, m'enfonçant dans le désert sans vivres, sans ressources d'aucune sorte, j'errai çà et là sans rien manger pendant quatre jours. J'allais au hasard, harassée de fatigue et mourant de faim, quand j'arrivai sur le bord d'un grand fleuve, dont le courant était très rapide, et m'aurait infailliblement emportée, si j'avais essayé de le passer à la nage. Ah ! si j'avais pu, cependant, le mettre entre moi et ceux qui me poursuivaient, c'eût été le salut ! Hélas ! il n'y avait pas un arbre jeté en travers du courant, pas une pierre à fleur d'eau ! En vain je montais et descendais le long du fleuve ; mes forces achevaient de s'épuiser, et comme, malgré tous les malheurs que j'avais déjà supportés, je tenais cependant encore à la vie je me décidai à retourner sur mes pas, au risque de tomber entre les mains de ceux qui me poursuivaient, ce qui ne tarda pas à arriver. Ils me traitèrent avec moins de ménagement encore que la première fois, car ils avaient ordre de me regarder comme une esclave fugitive, et de me vendre au premier venu, puisque j'avais eu le tort de me sauver.

Ces hommes me vendirent, en effet, et le Dieu que les Blancs m'ont appris à connaître veillait sans doute sur moi, car je ne fus point malheureuse avec Kafukou, qui devint le père de ma petite Nakwezi.

Tous les ans, Kafukou se rendait à la côte, pour trafiquer avec les Arabes et les Indiens, et à son retour, il me rapportait des perles, des étoffes et se plaisait à me combler de cadeaux. Mais il traitait avec moins de générosité sa mère, qui habitait une case à côté de la nôtre, et la méchante vieille en conçut